

LES JOURS DU TEMPOUR
© 2015 BY THEATRICAL PRODUCTIONS

DÉGRADÉ

HIAM ABBASS
MAISA ABD ELHADI
MANAL AWAD
DINA SHUHAIBER
MIRNA SAKHLA
VICTORIA BALITSKA
REEM TALHAMI
HUDA AL IMAM
RANEEM AL DAOUH
SAMIRA AL ASEER
RAYA AL KHATIB
WEDAD AL NASER
NELLY ABOU SHARAF
TARZAN NASSER

UN FILM DE TARZAN ET ARAB NASSER




SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2015

— SPIN —

LES FILMS DU TAMBOUR et MADE IN PALESTINE PROJECT
présentent



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2015
MENTION SPÉCIALE

DÉGRADÉ

un film de TARZAN et ARAB NASSER

avec
HIAM ABBASS, MAISA ABD ELHADI, MANAL AWAD

83 min • France / Palestine / Qatar • 2015 • Scope • 5.1

AU CINÉMA LE 27 AVRIL 2016

DISTRIBUTION
LE PACTE
5, rue Darcet
75 017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE
STANISLAS BAUDRY
34, boulevard Saint-Marcel
75005 Paris
Tél. : 06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr

Matériel presse téléchargeable sur : www.le-pacte.com



SYNOPSIS

Une famille mafieuse a volé le lion du zoo de Gaza et le Hamas décide de lui régler son compte ! Prises au piège par l'affrontement armé, treize femmes se retrouvent coincées dans le petit salon de coiffure de Christine.

Ce lieu de détente devenu survolté le temps d'un après-midi va voir se confronter des personnalités étonnantes et hautes en couleur, de tous âges et de toutes catégories sociales...



TARZAN & ARAB NASSER

NOTE D'INTENTION

DÉGRADÉ est inspiré de notre vie quotidienne à Gaza, et notamment des difficultés absurdes auxquelles nous sommes confrontés au jour le jour. Nous avons souhaité raconter une histoire sur ce à quoi peut ressembler la vie dans un contexte aussi irrationnel et prohibitif que chez nous. Nous sommes partis d'un fait divers qui a fait parler de lui en 2007 : l'opération « Libérez le lion », une intervention militaire du gouvernement islamiste en place, le Hamas, contre une des familles armées les plus influentes de Gaza. Cette famille avait volé le lion du zoo et l'exhibait afin de montrer son pouvoir et son insoumission. Le Hamas décida alors de la neutraliser en utilisant le lion comme prétexte. L'opération se termina dans un bain de sang. De notre côté, nous avons imaginé, en face de la maison de cette famille, un petit salon de coiffure dans lequel se déroulerait l'intégralité du film, autour d'une douzaine de femmes qui s'y retrouveraient coincées, attendant la fin de l'affrontement. À travers ce salon de coiffure, *DÉGRADÉ* donne donc un espace privilégié aux femmes. Elles n'ont pas le même âge et appartiennent à des catégories sociales différentes. Mais dans ce salon, elles ont le droit de parler librement, de raconter leurs vies, leurs peurs, leurs opinions politiques ... Les femmes y viennent pour se faire coiffer, maquiller, épiler. Une mise à nue qui serait impossible dans l'espace public. Nous utilisons un humour noir et décalé afin de mieux faire sentir la situation

« Si tu parles, fais-le sans peur.
Si tu as peur, garde le silence.
Telle est notre devise.
Chaque fois qu'on a dit ce qu'on
pensait, on nous a mis en prison...
ça vaut la peine d'aller en prison
pour s'en tenir à dire la vérité. »

dans laquelle se trouve le peuple gazaoui : l'enfermement. À travers les yeux de ces femmes, *DÉGRADÉ* a l'ambition de dessiner le portrait de toute une société, en explorant tout particulièrement les notions de temps, d'espace et d'identité. Le film rend également hommage à tous ces gens qui luttent pour avoir un semblant de vie normale dans un quotidien aussi chaotique. Nous avons grandi avec cette question en tête : comment une population entière est-elle supposée se construire un futur quand elle vit sur un territoire piégé entre une occupation militaire et des divisions internes meurtrières ? Nous avons souhaité créer une série de personnages vrais, excentriques et modernes. De la religieuse à la divorcée amère, *DÉGRADÉ* parle des femmes de notre temps, dans ce qu'elles ont en commun en tant que victimes de la guerre, mais aussi dans leurs différences, leurs spécificités, leur féminité. Nous plaçons ainsi notre film d'un point de vue différent de ce qui se propose habituellement dans le cinéma palestinien. Le film n'entend pas uniquement se concentrer sur l'occupation israélienne mais aussi sur nos propres démons, notre propre identité. Qui sont les femmes palestiniennes ? Qui sont les Gazaouis ? Comment vivent-ils ? À quoi pensent-ils ? Quel est leur quotidien ?

En tant que cinéastes, notre travail s'inspire de la tragédie et de l'absurdité qui se sont abattues sur la Palestine, et, tout particulièrement, sur la bande de Gaza, afin d'alerter au mieux les consciences collectives sur les conditions de vie aberrantes de notre société.



« DÉGRADÉ parle
des femmes de notre temps,
dans ce qu'elles ont en
commun en tant que victimes
de la guerre, mais aussi
dans leurs différences,
leurs spécificités, leur féminité. »

TARZAN & ARAB NASSER

ENTRETIEN

VOUS AVEZ TOUT JUSTE 28 ANS, VOTRE PREMIER LONG MÉTRAGE A ÉTÉ SÉLECTIONNÉ À LA SEMAINE DE LA CRITIQUE À CANNES. POURTANT VOUS ÊTES NÉS À GAZA OÙ IL N'Y A NI SALLE, NI ÉCOLE DE CINÉMA ET VOUS AVIEZ MOINS DE CHANCE QU'AILLEURS DE DEVENIR RÉALISATEURS. QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE DE GRANDIR À GAZA DANS UN TERRITOIRE OCCUPÉ AUX FRONTIÈRES FERMÉES ?

Nous venons d'un village qui s'appelle Beit Jerja, rebaptisé Sderot par les Israéliens lors de la création de leur Etat en 1948. Dès lors, notre famille a été chassée et s'est retrouvée dans le camp de réfugiés de Jabalia (au Nord-Est de la bande de Gaza), avant de s'installer durablement à Jabalia Ville, à l'extérieur

du camp. C'était une vraie chance de grandir à Gaza. Avoir une vie simple et dure, ça forge le caractère. L'occupation militaire, nos jeux d'enfants dans les rues délabrées, la pauvreté... Tout cela nous a construits. Notre enfance n'a sûrement rien à voir avec celle des « enfants gâtés » d'Europe. Lorsque nous avions un nouveau pantalon ou une nouvelle chemise, il fallait les garder le plus longtemps possible ; nous avions rarement les moyens de nous acheter de nouveaux habits. Toutes ces difficultés nous ont donné des valeurs et elles font partie de nous aujourd'hui, de ce que nous sommes devenus. Si nous devions choisir où naître aujourd'hui, nous choisirions encore Gaza !

À GAZA, VOUS ÊTES CÉLÈBRES. LES GENS VOUS RECONNAISSENT DANS LA RUE. AVEC VOTRE LOOK DE BARBUS AUX CHEVEUX LONGS, LES YEUX DESSINÉS AU KHÔL, VOUS VOUS ÊTES TOUJOURS FAIT REMARQUER...

Déjà, enfants, nous avions l'ambition de faire la différence. Nous étions naïfs... Nous refusions d'obéir aux règles de notre société. Nous ne voulions pas vivre comme tout le monde. Nous voulions créer notre propre système de valeurs. Nous analysions tout ce qui se passait autour de nous. Si quelqu'un nous disait, « *Ne mets pas tes doigts là, tu vas te brûler !* », nous préférons essayer par nous-mêmes. Quand quelqu'un nous disait : « *Ça c'est bien... Ça c'est péché... Il faut que tu mettes ces habits...* », nous l'envoyions balader. Nous avons inventé nos propres traditions. Nous n'avons jamais cru que telle chose est « *péché* » juste parce qu'un religieux le dit ! Nous avons réfléchi par nous-mêmes.

ARAB : Je déteste quand les gens réduisent la religion à un tas de petites interdictions. Tous ces petits gestes du quotidien qu'il ne faut pas faire parce que c'est péché, c'est juste insupportable... Cela vous empêche de vivre. Et pourtant, même si tu ne veux pas prendre ces interdictions au sérieux, elles rentrent dans tes habitudes ; inconsciemment elles nous conditionnent. C'est comme si nous étions des pions sur un jeu d'échec.

VOUS AVEZ QUITTÉ LA MAISON À L'ÂGE DE 13 ANS, POURQUOI ?

Tout cela a commencé à cause d'une histoire de télévision : à la maison, il y avait une seule télévision pour toute la famille. Nous, on voulait notre propre télévision. Nous ne voulions pas regarder la télé en famille. Nous avions envie de choisir les programmes. Tarzan était passionné de films érotiques israéliens qui passaient le samedi soir. Mais à Gaza, comme dans la plupart des familles arabes, on fait tout ensemble : on mange ensemble, on regarde la télé ensemble. La famille est omniprésente et la communauté prime sur l'individu. C'est pour cela que, dès l'âge de 13 ans, nous sommes partis vivre seuls, à la grande surprise de notre famille. Nous avons aménagé un lieu de vie sur le toit de l'immeuble familial. Quand nous avons annoncé à notre père que nous allions vivre seuls, il n'était pas d'accord. Mais nous ne lui avons pas laissé le choix. Nous voulions construire notre vie par nos propres moyens, sans l'aide de personne. Nous ne voulions pas que notre père nous donne de l'argent ; nous avons donc travaillé pour gagner le nôtre. Nous faisons des petits boulots, comme le ménage chez les gens, nous portons des sacs de sable sur les chantiers, nous revendons des fringues vintage sur les marchés... Avec l'argent gagné, nous avons acheté un poste de télévision. Une

fois installés, on a enfin pu regarder des films érotiques israéliens... Nous avons eu nos premiers émois, nos premières érections, nous étions très étonnés de ce qui nous arrivait ! On ne comprenait pas ce qu'il se passait... Si on était resté vivre dans notre famille, on n'aurait rien découvert à cet âge là... On aurait probablement dû attendre nos 25 ans !

DANS LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE ET CONSERVATRICE DANS LAQUELLE VOUS VIVIEZ, COMMENT SE FAIT-IL QUE VOS PARENTS AIENT ACCEPTÉ DE VOUS LAISSER QUITTER LA MAISON ?

Nous avons une mère extraordinaire ! Une femme simple mais intelligente. Elle nous a toujours laissés libres. Mon père est un artiste. Il a étudié les beaux-arts. Lui aussi nous laissait une grande liberté. Après quelques résistances, nos parents ont fini par céder. Nous n'avons pas besoin d'eux pour construire notre avenir. Il suffit de tout expérimenter pour comprendre ce qui est bon ou mauvais, ce qui est juste et ce qui est injuste. Mais nous lisons beaucoup. À Gaza, on trouve des livres de Gorki, de Steinbeck, de Victor Hugo, de Dostoïevski. À 13 ans, quand tu lis Dostoïevski, tu ne comprends pas tout, mais il y a des petites choses qui te parviennent; puis tu relis et la fois d'après tu comprends un peu plus. Lire était très important pour nous. On préférait lire des livres d'auteur que des livres d'école. À l'école, on nous enseignait l'histoire de Napoléon et de l'Égypte. On n'en avait rien à foutre de Napoléon. La géographie de l'Égypte ne nous intéressait pas non plus. On ne nous enseignait pas l'histoire de la Palestine. À l'époque, Gaza et l'Égypte étaient des alliés politiques. L'État égyptien décidait de ce qu'il y avait dans nos manuels scolaires.

QUAND ON EST REBELLE ET QU'ON VEUT FAIRE LA RÉVOLUTION À GAZA, ÇA VEUT DIRE QU'ON EST PRÊT À PRENDRE DES RISQUES ?

Nous n'avons jamais eu peur. De toute façon, si tu commences à avoir peur, tu ne fais plus rien... Dans le monde arabe, la plupart des gens sont devenus très conservateurs. Ils obéissent aux lois de la société et de la religion; ils font ce que l'on leur dit de faire, sans se poser de question. Ce n'est pas notre cas. Nous, on a essayé de prendre des chemins de traverse. Nous n'avons jamais accepté que quelqu'un nous impose une idée sans la comprendre. C'est ce qui a fait de nous des marginaux. Et c'est pour cette raison qu'on a été malmenés, qu'on a fait de la prison.

VOUS AVEZ REÇU DES MENACES DE MORT ?

Oui. Parce que nous étions différents. Quand on a commencé à sortir nos premiers projets artistiques, des journalistes sont venus du monde entier pour nous interviewer. Nous passons à la télé. À partir de 2008-2009, nous avons obtenu une certaine

reconnaissance à l'étranger. Et il faut savoir que dans la société arabe, quand quelqu'un réussit, on l'accuse d'être un fumeur de hachich ou un traître. Les gens disaient de nous : ils ont passé un deal avec Israël, c'est pour ça que leur film est sélectionné à Cannes. À l'époque, le Hamas était devenu tout-puissant à Gaza. Ce gouvernement ne tolérait aucune voix différente. Soit tu suis leur ligne de conduite, soit tu es mort. Dès que tu fais un pas de côté, le Hamas considère que tu es contre eux. Tu dois prier avec eux, t'habiller comme eux, tu dois croire tout ce qu'ils disent. Il est de plus en plus difficile d'être un artiste à Gaza....

ARAB : Une fois, c'était en 2011, juste après la révolution égyptienne, je me baladais avec une copine. Une Jeep s'arrête. Des hommes armés me demandent où je vais. Je ne réponds pas. Ils descendent, me confisquent mon ordinateur, me séparent de mon amie et m'embarquent avec eux. Je me retrouve au poste de police. L'interrogatoire commence. « *C'est quoi cette coiffure ? Pourquoi t'as les cheveux longs ? Pourquoi t'es habillé comme ça ? Où est ton frère ? On va aller le chercher.* » Et puis ils me remettent dehors dans la cour. Il fait froid, il pleut, ils me laissent attendre pendant des heures. Et puis au bout d'un moment, ils me rappellent : « *Toi là-bas, ramène-toi !* » Je réponds : « *Mais j'ai un nom, je m'appelle Mohammed.* » L'interrogatoire reprend de plus belle.

« *C'est quoi cette tenue ? Et la barbe, c'est pour ressembler au prophète Mahomet ? Tu te prends pour un disciple de Mahomet ? Est-ce que tu es sunnite ?* » J'aurais pu répondre oui. Ça aurait facilité les choses. Mais je ne voulais pas mentir. J'ai été sincère. J'ai répondu : « *Non, je ne me fais pas pousser la barbe pour ressembler à Mahomet. Je le fais juste parce que ça me plaît.* »

D'un air dégoûté, le policier m'a dit :

« *Regarde-toi, tu es ridicule !* »

- *Ce sont mes habits, ils sont à mon goût.*

- *Ah, tu veux te donner un genre hippie rappeur, tu veux faire comme ces imbéciles d'Européens, les imiter et te donner un genre!*

- *Je ne cherche à ressembler à personne. Je n'ai de relation qu'avec moi-même. Je porte ce qui me plaît.*

- *Petit con, tu joues à l'intellectuel.*

- *Non j'ai mon point de vue, mon caractère, je ne suis pas un intellectuel. Je suis comme je suis.*

- *Est-ce que tu fais tes prières ?*

- *Je pourrais vous mentir et vous dire que je prie. Mais je ne prie pas.*

- *Pourquoi ?*

- *Ah ! Si seulement tout le monde priait... »*



L'interrogatoire a continué comme ça pendant des heures, avec toujours les mêmes questions. Et entre chaque interrogatoire, ils me mettaient dehors sous la pluie. Puis ils ont commencé à fouiller dans mon ordinateur. Ils ont trouvé une vidéo d'un making-of d'un projet artistique qu'on a fait, *GAZAWOOD*, où l'on simule quelqu'un qui boit de l'alcool. Leur supérieur hiérarchique est venu. Ils avaient enfin trouvé une raison de me mettre en prison. C'était l'époque où on créait des pastiches de posters de films hollywoodiens en utilisant le nom des opérations militaires israéliennes. Et avant de réaliser un poster, on tournait un making-of. J'ai eu beau essayer de leur faire comprendre qu'il s'agissait d'un film et que c'était une manière de lutter contre la propagande israélienne, il ne m'écoutait pas. Il n'arrêtait pas de répéter qu'on buvait de l'alcool et que c'était interdit ! Ça m'a fait mal au cœur de voir à quel point ce policier était insensible à notre engagement contre Israël. La seule chose qui l'intéressait, c'était de savoir où j'avais trouvé la bouteille d'alcool. C'était une bouteille vide avec de l'eau à l'intérieur. Il m'a traité de menteur et m'a fait enfermer. J'ai pétié les plombs, je me suis tapé la tête contre les murs en répétant : *« Expliquez moi ce que je fais là ! Est-ce que je mérite d'être traité comme ça alors que je suis un artiste engagé, qui fait des choses pour Gaza ? »* Ces gens-là n'ont pas de cervelle, ils ne réfléchissent qu'avec leur entre-jambe. Les policiers m'ont accusé de collaborer avec Ramallah. À l'époque c'était la guerre avec le Fatah et l'Autorité Palestinienne à Ramallah. Puis ils ont reformaté mon ordinateur. Des années de travail partirent en fumée...

TARZAN : À partir de ce jour-là, notre vie est devenu un enfer. Tout l'argent qu'on gagnait, on le mettait dans les taxis pour ne pas rentrer à pied le soir. On prenait des détours pour éviter les checkpoints du Hamas. Quand on se faisait arrêter, c'était toujours la même rengaine : *« Est-ce que vous êtes Palestiniens ? Qu'est-ce que c'est que cette coiffure ? Est-ce que vous faites la prière ? »* Imagine, une vie où tu passes des heures arrêté à des checkpoints, une vie où ça devient compliqué de rentrer chez toi et où ce ne sont plus les soldats israéliens qui te rendent la vie impossible mais tes propres concitoyens qui se chargent de te rendre fou. Nos parents aussi ont commencé à se faire harceler. Notre père est directeur d'école. Tous les jours, il venait nous voir pour nous dire à quel point les gens parlaient de nous en mal. Les gens lui demandaient : *« Pourquoi tes fils ont-ils les cheveux longs ? Pourquoi s'habillent-ils comme ça ? »* Les gens n'étaient simplement pas d'accord avec nous. Parce qu'ils n'acceptaient pas notre différence, notre

mode de vie et de pensée. De toute façon, même si tu te coupes les cheveux, ils continueront à dire du mal de toi... Si tu es subversif, on ne t'aime pas... Mais on a la conscience tranquille, on n'a jamais rien fait de mal.

QU'EST CE QUE ÇA VEUT DIRE DE VIVRE DANS UN TERRITOIRE FERMÉ COMME GAZA ?

La télévision était notre seule fenêtre sur le monde... On s'isolait sur notre toit. On s'est créé notre espace. On était à part, éloigné de notre famille et de la société.

AVEC LA RELIGION, LES CHOSES SE SONT DURCIES AVEC L'ARRIVÉE DU HAMAS ?

TARZAN : Je suis musulman. Mais ce que l'Islam est devenu n'a plus rien à voir avec l'Islam. Cette religion que l'on appelle Islam, ça se passe entre Dieu et moi ; ça n'a rien avoir avec ce que pensent les gens. Personne n'a le droit de me juger et de me dire : *« Tu vas brûler en enfer »* ou *« Tu vas aller au paradis »*. Ma relation avec Dieu ne regarde que moi. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent les gens du Hamas. Une fois, j'étais en prison interrogé par un dignitaire du Hamas, il a commencé par me dire : *« Est-ce que tu connais le Coran espèce de mécréant ? »* Je lui ai répondu : *« Cheikh, je connais le Coran mieux que toi »*. Il m'a mis au défi. Je lui ai récité le Coran. Au bout de quelques minutes, il m'a interrompu : *« Mais qu'est ce que c'est que cet accoutrement ? »* J'ai souri : *« Cheikh, il n'est pas nécessaire que je sois comme toi pour être un bon musulman qui connaît le Coran. »*

POURQUOI A-T-IL ÉTÉ IMPOSSIBLE DE FAIRE LE TOURNAGE DE DÉGRADÉ À GAZA ?

ARAB : Nos premiers courts-métrages, on les a tournés à Gaza. Tourner à Gaza, rester, c'est un acte de résistance en soi. Il faut rester... On est restés le plus longtemps possible. Je n'ai jamais eu envie d'aller vivre à l'étranger. J'aime Gaza. Si je pouvais revenir à Gaza, je retournerais vivre là-bas. Au début, ils se contentaient de nous mettre en prison. Maintenant, ils veulent nous tuer. On ne peut plus résister. Si on y va, on est morts. Cette haine contre nous est venue progressivement. On ne peut plus y retourner depuis qu'on a tourné un documentaire qui dénonce la corruption et les pratiques autoritaires du Hamas. Le film revient sur l'incendie du dernier cinéma de Gaza par les Islamistes.



« La vie est plus forte que la mort. Nous sommes habitués à cette vie, nous sommes habitués à la mort depuis l'enfance. Les bombes peuvent nous tomber sur la tête, cela ne changera rien à notre désir de vie. »

Nous l'avions fait avec le réalisateur Khalil Mouzaian. C'est ce dernier qui est à l'initiative du projet *GAZA RED CARPET*, un tapis rouge déroulé en Mai 2015 à travers les ruines de Gaza dans le cadre du Human Rights Film Festival. Dans ce documentaire, on dit tout ce qu'on pense sans se censurer. Après la sortie de ce film, il nous est devenu impossible de vivre à Gaza.

TARZAN : Si tu parles, fais-le sans peur. Si tu as peur, garde le silence. Telle est notre devise. Chaque fois qu'on a dit ce qu'on pensait, on nous a mis en prison. La prison, c'est supportable ; ça vaut la peine d'aller en prison pour s'en tenir à dire la vérité. On nous y a mis régulièrement. Au début notre mère pleurait, s'inquiétait, la première fois elle nous disait : « *N'y vas pas, mon fils* », la deuxième fois : « *Mais qu'as-tu fait, mon fils ?* » la troisième fois : « *Vas-y et ne discute pas* ». À la fin, elle était habituée à nous voir entrer et sortir de prison, elle nous disait : « *Vas-y et rentre vite* ». On avait moins de 20 ans. On était jeunes. On reprochait au Hamas de ne rien faire pour les chômeurs, de faire reculer le pays, on pensait aussi qu'il y avait d'autres moyens de résister à Israël que de prendre les armes. Nous, on voulait que notre pays aille de l'avant, pas qu'il recule. Nous sommes pour l'ouverture, eux ils sont pour la fermeture. Et pour eux, notre seule force en tant que Palestiniens ce sont les

armes ! Je n'y crois pas. Il y a plein d'autres manières de résister, de faire parvenir sa voix au reste du monde. Mais notre vision était impossible à faire accepter par le Hamas. Et puis, je pense qu'il faut donner plus de liberté aux gens, au lieu de les emprisonner. On a besoin de liberté. Nous avons besoin d'être ouverts sur le monde, pas de nous recroqueviller sur nous-mêmes. Notre discours a toujours été de dire : « *Laissez-nous profiter des avancées qui existent à travers le monde.* » Non, eux ils ne veulent pas. Ils ont toujours peur de perdre leur place, peur de ce qui est différent. Et d'ailleurs, ce que je dis vaut pour tout le monde arabe, ce n'est pas qu'à Gaza qu'il y a ces problèmes. Partout, il est question de liberté, une liberté que les Etats refusent de donner à leurs citoyens.

VOUS ÊTES DANS VOTRE FILM AUSSI CRITIQUE AVEC ISRAËL QU'AVEC LES FACTIONS INTERNES QUI DIRIGENT GAZA. C'EST ASSEZ INHABITUEL.

ARAB : Nous sommes sous l'occupation d'un ennemi extérieur : Israël. Mais nous sommes aussi sous l'occupation du Hamas qui est notre ennemi « intime ». Israël est l'occupant étranger. Mais quand l'un de nous, quand les hommes de l'intérieur nous font subir ça, c'est autre chose. On a parfois été à l'école ensemble, on se connaît depuis toujours et les mecs te font ça. Ça fait mal.

TARZAN : Nous avons étudié les beaux-arts à l'Université Al-Aqsa à Gaza. Déjà étudiants, c'était compliqué pour nous parce que nous étions les seuls garçons à l'Université. Il n'y avait que des filles et la mixité est mal vue. Ensuite, on a sorti un court-métrage intitulé *CONDOM LEAD*. C'était la première fois qu'un film palestinien parlait de sexe ; tout le monde en a discuté dans les médias. Dans ce film, on parlait de la vie en temps de guerre de manière différente, en prenant le point de vue de l'intime. Et puis pour nous le sexe n'est pas péché, il fait partie de la vie. Le sexe c'est l'histoire de la reproduction de l'humanité. On devrait pouvoir aborder ce sujet librement, je ne vois pas où est le problème.

LE FILM DÉGRADÉ EST INTERDIT À GAZA. IL NE POURRA PAS SORTIR ; MAIS EST-CE QUE VOUS PENSEZ QUE LES GAZAOUIS ONT ENVIE DE LE VOIR ?

Les Gazaouis ont déjà été choqués par notre court-métrage (*CONDOM LEAD*). On nous a dit : « *Honte à vous !* » Ce film était interdit - même sur internet - parce qu'il parlait de sexe. Mais il y a aussi beaucoup de gens ouverts à Gaza qui pensent différemment.

TARZAN : Je sais que les Gazaouis vont aimer *DÉGRADÉ*... Parce qu'il parle de la vraie vie et des femmes de Gaza de manière réaliste.

PENSEZ-VOUS QU'UN JOUR VOUS POURREZ PROJETER VOTRE FILM DÉGRADÉ À GAZA ?

TARZAN : Oui j'y crois. Ça toujours été mon rêve, beaucoup plus que d'aller à Cannes.

ARAB : Lorsque notre mère a vu le film, elle a pleuré, parce qu'elle s'est reconnue dans certains personnages.

QUI SONT LES FEMMES QUI VOUS ONT INSPIRÉ CE FILM ?

ARAB : Notre mère, nos sœurs Amani et Amal et nos petites amies. Nous nous sommes toujours intéressés aux histoires des filles de Gaza. Et malgré le fait qu'il n'y ait pas de mixité sociale, on arrivait toujours à être proches des femmes que l'on aimait. Toutes les histoires racontées dans le film s'inspirent d'histoires vraies, de discussions qu'on a entendues. Les femmes gazaouies adorent discuter entre elles, dévoiler leurs sentiments les plus intimes à leurs amies. En Palestine, on ne peut pas aller boire un verre au café entre amies. Les femmes se retrouvent entre elles. Le plus souvent à la maison ou... dans un salon de coiffure ! Comme on le voit dans le film.

VOUS ÊTES DEUX MECS BARBUS ET VIRILS, ET POURTANT VOUS FAITES UN FILM DE FEMMES. VOUS VOULIEZ PROUVER AU RESTE DU MONDE QU'ON POUVAIT ÊTRE GAZAOUI ET FÉMINISTE ?

Sur certains aspects, la société gazaouie n'est pas différente d'une autre société. C'est ça que nous voulions montrer dans notre film. Les femmes palestiniennes sont des femmes comme les autres, avec les mêmes attentes, les mêmes problèmes, les mêmes rêves que toutes les femmes du monde. La société palestinienne est une société éclairée qui n'a rien à envier à la société européenne. Les gens ont une grande lucidité sur leur situation. Nous voulions casser l'image qu'avait la femme palestinienne dans le monde, c'est à dire l'image de la femme voilée et soumise. Nous voulions apporter des nuances, montrer la complexité qui existe dans ce territoire souvent caricaturé dans les médias.

ARAB : Et en même temps, je dirais que les femmes gazaouies sont les femmes les plus fortes que je n'ai jamais rencontrées. Ma mère la première. Lorsque nous étions en tournage en Jordanie, une nouvelle guerre a éclaté. Israël a de nouveau bombardé Gaza. Je parlais à ma mère tous les jours. Pour nous, c'était encore pire de vivre la guerre à distance, sans être à ses côtés. Je communiquais par Skype avec elle et j'entendais le bruit des bombardements. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait. Elle m'a répondu :

« Je fais le ménage.

- Alors comme ça maman, les gens meurent autour de toi et toi tu fais le ménage...

- Oui mon fils, tu crois que j'attends la mort ? Eh bien non, la vie continue, je nettoie la maison. Tant que je serai vivante, la maison sera propre. Et si je meurs, les gens viendront chez moi et ils diront : « Comme cette femme prenait soin de sa maison ! »

Voilà ce qu'est la vie des habitants de Gaza. Du jour au lendemain, ils savent qu'ils peuvent mourir. Et pourtant, quel que soit le nombre de guerres, les gens continuent de vivre. C'est pour ça qu'on a fait ce film, pour montrer que malgré la guerre, des femmes continuent de vivre et de donner la vie. La vie est plus forte que la mort. Nous sommes habitués à cette vie, nous sommes habitués à la mort depuis l'enfance. Les bombes peuvent nous tomber sur la tête, cela ne changera rien à notre désir de vie.

EST-CE QUE VOUS CONSIDÉREZ QUE VOUS AVEZ UNE MISSION EN TANT QUE RÉALISATEURS PALESTINIENS ?

Nous avons une responsabilité en tant que réalisateurs, ça oui. Pas en tant que



réalisateurs palestiniens. En tant que cinéastes, nous devons raconter au monde les histoires de notre pays - ou d'ailleurs. Nous décrivons Gaza telle qu'elle est, sans chercher à l'enjoliver. Nos personnages ont tous des difficultés, ils doivent faire face à des situations difficiles. Même si on ne montre pas la guerre et qu'on reste dans un huis-clos, on ne voulait pas non plus édulcorer le propos. La guerre est en hors-champ et c'est ce qui rend notre film différent des films de guerre classiques.

VOUS RÉALISEZ AVEC CE FILM UNE CRITIQUE DE L'INTÉRIEUR.

ARAB : On ne peut pas savoir comment serait la Palestine s'il n'y avait pas l'occupation. Nous sommes un pays occupé. Cette situation influe sur tout. S'il n'y avait pas l'occupation, il n'y aurait ni Hamas, ni Fatah. Depuis 1948, nous vivons cette situation. Nous devons entrer en résistance, nous révolter. Mais si à chaque fois que j'ai un problème en tant que Palestinien, je le mets sur le dos de l'occupation, alors on ne s'améliorera jamais... Il faut se remettre en question ! Quand les gens disent : « *Ah c'est la faute de l'occupation !* » Je leur réponds : « *Non, le problème ne vient pas toujours de l'occupation. Si tu veux lutter contre l'occupation, il faut d'abord te connaître toi-même.* » Il faut d'abord avoir conscience de ses erreurs, admettre que l'on peut se tromper. Tout le monde peut faire des erreurs dans la vie, mais il faut être capable de l'admettre pour avancer. Mais si tu n'apprends pas de tes erreurs, que tu ne les reconnais pas, jamais tu n'amélioreras ta situation. Parfois, il faut décentrer le propos qui a

tendance à se focaliser sur l'occupation, pour laisser la place à d'autres sujets. Dans le film, certes on parle de l'occupation israélienne, on ne l'occulte pas... Mais aujourd'hui, je considère que notre plus grand problème, c'est l'oppression que certains Palestiniens exercent sur leurs concitoyens.

VOUS ÊTES JEUNES, VOUS AVEZ 28 ANS, ET POURTANT VOUS PARLEZ DANS CE FILM DU TEMPS QUI PASSE COMME SI VOUS ÉTIEZ DÉJÀ VIEUX.

Un de nos vieux dictons dit : « *À Gaza, les bébés sortent du ventre de leur mère avec une moustache.* » Depuis l'enfance, on côtoie la mort. Quand on grandit avec l'occupation, on vieillit plus vite. Les Gazaouis n'ont pas d'enfance. Si tu croises un enfant à Gaza, il pourra te parler de politique avec beaucoup de maturité. Tout le monde vit au jour le jour. Parfois, un enfant se retrouve du jour au lendemain responsable de toute sa famille parce que ses parents sont morts. Nous, en 28 ans, on ne s'est jamais reposés, on a fait tous les métiers possibles et imaginables.

POURQUOI AVEZ-VOUS VOULU TRAVAILLER AVEC HIAM ABBASS ?

Le rôle lui allait parfaitement, c'est pourquoi on a pensé à elle. Elle a tout de suite accepté, elle a aimé le scénario. Et nous, on aime son côté inhabituel. Elle joue sans artifice, sans masque, elle n'a pas peur de se montrer telle qu'elle est. L'idée était de donner plusieurs facettes à nos personnages. Il y a plusieurs lectures pour chacune de ces femmes. La force et la faiblesse. Comme le personnage qui prend des médicaments pour oublier : elle a une forte personnalité, elle a la langue bien pendue mais on découvre à la fin que c'est une femme battue par son mari. Toutes ces femmes sont très sensibles mais la société dans laquelle elles vivent les oblige à devenir fortes. Ce sont des femmes qui savent se défendre, qui apprennent à survivre dans les pires conditions.

IL N'Y A QU'UN SEUL RÔLE MASCULIN DANS LE FILM, COMMENT AVEZ VOUS DÉCIDÉ QUI DE VOUS DEUX DEVAIT L'INTERPRÉTER ?

ARAB : Au début, il était prévu que ce soit moi qui interprète le rôle du mafieux. Parce que ma barbe était plus fournie et que j'avais l'air plus dur que mon frère. Puis Tarzan est venu me voir la veille du tournage. Il m'a dit : « *Laisse-moi jouer le rôle. Je le ferai mieux que toi, je t'assure.* » Finalement, j'ai très vite compris qu'il était tombé amoureux de Maisa, la comédienne à qui il allait donner la réplique.

TARZAN : On est toujours ensemble, aujourd'hui. Même si c'est difficile ! Maisa vit à Nazareth et moi à Paris ; alors ces derniers temps on ne s'est pas beaucoup vus... C'est difficile mais j'espère qu'on arrivera bientôt à vivre ensemble.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2015 **DÉGRADÉ** (*long-métrage*)
Compétition Officielle à la Semaine de la Critique
Festival de Cannes
- 2014 **WITH PREMEDITATION** (*court-métrage*)
Compétition Officielle aux 25^{ème} Journées
Cinématographiques de Carthage
- APPARTMENT 10/14** (*court-métrage*)
- 2013 **CONDOM LEAD** (*court-métrage*)
Compétition Officielle au Festival de Cannes
- 2009 **COLOURFUL JOURNEY** (*court-métrage*)



TARZAN & ARAB NASSER

ARTISTES MADE IN GAZA

PARCOURS

Les frères jumeaux Tarzan et Arab Nasser - de leurs vrais noms Ahmed et Mohammed Abunasser - viennent de Gaza en Palestine où ils sont nés en 1988. Après avoir quitté le domicile familial à 13 ans et enchaîné les petits boulots, ils étudient les Beaux-Arts à l'Université Al-Aqsa et se passionnent pour la peinture et le cinéma.

Ils font la rencontre de Khalil Al Mozian, réalisateur indépendant gazaoui, avec qui ils s'initient à l'écriture et à la production de films. Ensemble, portés secrètement par le cinéma de Bergman et de Tarkovski, et malgré le manque de moyens et l'absence de professionnels, ils tentent de créer une industrie du cinéma d'avant-garde. Mais face à la politique de censure menée par les islamistes en place, le Hamas, leurs travaux ne peuvent être montrés à Gaza, et leur mode de vie underground est rapidement pointé du doigt. Tarzan et Arab ne renoncent pas pour autant, et multiplient les films autant que les tableaux.





En 2010, ils reçoivent le prix des meilleurs artistes de l'année décerné par la prestigieuse Fondation A.M. Qattan pour leur travail d'art conceptuel GAZAWOOD, une série d'affiches cinématographiques pseudo-Hollywoodiennes s'inspirant des noms des véritables offensives militaires israéliennes contre la bande de Gaza, et pour leur court-métrage COLORFUL JOURNEY. Les affiches et le film sont présentés dans de nombreuses expositions à travers le monde, y compris au Mosaic Room de Londres en 2011. Tarzan et Arab sont alors nommés parmi les « 50 personnes qui façonnent la culture du Moyen-Orient » par Al-Monitor.

En 2012, ils participent auprès de leur ami Khalil Mozian au documentaire GAZA 36 MM, dans lequel est dressé un triste état des lieux du cinéma en Palestine. Les islamistes, qui ont détruit et brûlé une à une les dernières salles de cinéma à Gaza, en prennent pour leur grade. Les deux frères sont menacés et doivent s'exiler en Jordanie. Leur volonté commune de transmettre une vision alternative de la Palestine et du monde arabe en général les conduit à l'ouverture de Made in Palestine Project, une initiative artistique indépendante pour la création et la promotion de l'art visuel contemporain.

C'est sous cette bannière, en 2013, qu'ils réalisent le court-métrage CONDOM LEAD, qui raconte l'intimité perturbée d'un couple sous les bombes. Le film est sélectionné en Compétition Officielle au Festival de Cannes, mais toujours

censuré à Gaza, taxé de pornographique à cause d'un plan où deux pieds se frôlent dans un lit. Cette répression absurde de la part des islamistes, ils la dénoncent avec leur court-métrage WITH PREMEDITATION, où un homme dans un commissariat attend sur un banc, pendant que les policiers qui le surveillent font la prière. Une fois terminé, l'un d'eux lui pointe son arme dessus, lui demandant pourquoi il n'est pas venu prier avec eux. Le film est présenté en compétition officielle aux 25ème Journées cinématographiques de Carthage.

En 2014, ils réalisent leur premier long-métrage, DÉGRADÉ, huis-clos dans un salon de coiffure pour dames à Gaza, dans lequel ils s'attachent à montrer que « *se faire les ongles en pleine guerre, c'est déjà résister* ». La préparation du film est tragiquement marquée par le début de l'opération militaire israélienne Bordure Protectrice contre Gaza, qui fait plus de deux mille morts.

DÉGRADÉ est la première coproduction officielle entre la France et la Palestine. Il est présenté en première mondiale à la Semaine de la Critique au Festival de Cannes en 2015. Il ne sera malheureusement pas montré à Gaza.

Dessinateurs, peintres, graphistes, réalisateurs, poètes, si les frères jumeaux sont des artistes complets, ils sont avant tout des résistants. Leur parcours nous rappelle qu'il y a encore des sociétés dans lesquelles la liberté d'expression condamne à l'exil.



TARZAN & ARAB NASSER

ACTUALITÉS

Tarzan et Arab résident temporairement en France, où ils écrivent leur second long-métrage et préparent une exposition de peinture. Avec les islamistes radicaux toujours au pouvoir, le cinéma à Gaza a pris un nouveau visage : celui de la propagande. Sont désormais produits par les instances du Hamas des films à la gloire des martyrs palestiniens, où tout doit être conforme à l'idée qu'ils se font des mœurs et de la religion. La censure est plus que jamais de mise. Les « détracteurs » sont menacés, emprisonnés, parfois tués. Seule la voix du régime en place est autorisée.

Pourtant, certains continuent de résister, à l'extérieur comme à l'intérieur. Tarzan et Arab sont toujours en contact avec le réalisateur Khalil Al Mozian, et l'ont soutenu dans son projet GAZA RED CARPET, un festival qui s'est tenu à Gaza en même temps que le festival de Cannes en mai 2015, où des films ont pu être montrés en plein air, et où a été déroulé un immense tapis rouge à travers les ruines d'un quartier de Gaza entièrement détruit par les bombes pendant l'été 2014. Le but de ce festival, qui sera reconduit en 2016, est double : dénoncer le retard pris dans la reconstruction de Gaza et tenter de réintroduire l'idée du cinéma dans le quotidien des Gazaouis.



LE CAST



HIAM ABBASS

EFTIKHAR - LA DIVORCÉE AMÈRE

« Le procès est à la fin de la semaine.
Mon avocat est trop canon. Rassure-toi
ma chérie. Non, il est pas marié.
On a rencard ce soir. »

MIRNA SAKHLA

ZEINAB - LA RELIGIEUSE

« Que Dieu te coupe la langue
et t'étouffe avec ! »



VICTORIA BALITSKA

CHRISTINE - LA GÉRANTE RUSSE DU SALON

« Tu ne vas jamais te marier avec lui.
Et tu ne vas jamais le quitter.
Et c'est pour ça que tu l'aimes.
Mais c'est pas de l'amour ça.
C'est la mort à petit feu. »



MAISA ABD ELHADI

WEDAD - L'ASSISTANTE DU SALON

« Je suis coincée ici. C'est la guerre dehors.
Je ne peux rien faire pour lui. T'as qu'à lui dire
que la putain du salon est déjà prise.
Ca te choque quand c'est moi qui le dit ? »



MANAL AWAD

SAFIA - LA DROGUÉE

« T'as de la famille dans la résistance ?
Au Djihad Islamique ? Au Fatah ?
Brigades de Yasser ? FPLP ? FDLP ?
Brigade des martyrs d'El Aqsa ? FIDA ?
Personne chez vous au Hamas ? »

NELLY ABOU SHARAF

NATALIE - LA FILLE DE CHRISTINE

« Laisse-moi sortir ! »





WEDAD AL NASER

SAWSAN - LA FEMME DIVORCÉE

« - T'es mariée ?
- Je l'étais.
- Et maintenant ?
- Divorcée. Ça me repose. »

RANEEM AL DAUD

MARIAM - LA FILLE DE SAMEEHA

« - T'es encore jeune et jolie.
Profites-en. Tu vas vieillir,
tu vas t'enlaidir et avoir
un cul de baleine (...)
- Je veux pas me marier. »



DINA SHEBAR

SALMA - LA FUTURE MARIÉE

« On fait un mariage
en petit comité. Très simple.
J'aurais aimé...
Mais il faut se serrer la ceinture
en temps de guerre. »



SAMIRA AL ASEER

FATIMA - LA FEMME ENCEINTE

« - Ma chérie, tu te sens bien ?
- Ça va.
- T'es sûre ? Viens on rentre. Ça va aller ?
- T'inquiètes pas. Quand j'aurai accouché,
je serai coincée à la maison. »



REEM TALHAMI

WAFAA - LA MÈRE DE LA MARIÉE

« Je ne peux pas respirer
dans cet aquarium. »

RAYA AL KHATEEB

RUBA - LA SŒUR DE LA FEMME ENCEINTE

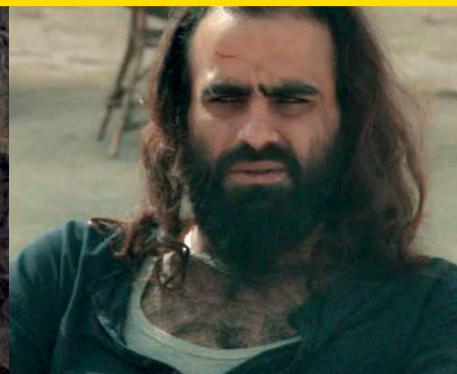
« - Au fait, je t'ai pas dit.
- Quoi ?
- Quelqu'un veut m'épouser. »



HUDA IMAM

SAMEEHA - LA BELLE-MÈRE DE LA MARIÉE

« T'as qu'à regarder cette
souillon qui va devenir
la femme de ton frère. »



TARZAN NASSER

AHMED - LE MAFIEUX

« Couvre tes cheveux.
Petite conne, tu comprends pas
que je t'aime ? »



LISTES

ARTISTIQUE & TECHNIQUE

Eftikhar (<i>la divorcée</i>)	HIAM ABBASS
Wedad (<i>l'assistante de salon</i>)	MAISA ABD ELHADI
Safia (<i>la droguée</i>)	MANAL AWAD
Salma (<i>la future mariée</i>)	DINA SHUHAIBER
Zeinab (<i>la religieuse</i>)	MIRNA SAKHLA
Christine (<i>la gérante russe du salon</i>)	VICTORIA BALITSKA
Wafaa (<i>la mère de la mariée</i>)	REEM TALHAMI
Sameeha (<i>la belle-mère de la mariée</i>)	HUDA AL IMAM
Mariam (<i>la fille de Sameeha</i>)	RANEEM AL DAOUH
Fatima (<i>la femme enceinte</i>)	SAMIRA AL ASEER
Ruba (<i>la sœur de la femme enceinte</i>)	RAYA AL KHATIB
Sawsan (<i>la femme divorcée</i>)	WEDAD AL NASER
Natalie (<i>la fille de Christine</i>)	NELLY ABOU SHARAF
Ahmed (<i>le mafieux</i>)	TARZAN NASSER

Réalisation	TARZAN & ARAB NASSER
Scénario	TARZAN & ARAB NASSER
Chef opérateur	ÉRIC DEVIN
Montage	SOPHIE REINE EYAS SALMAN
Ingenieur du son	BAHA'A OTMAN
Musique	BENJAMIN GROSPIRON
Production	LES FILMS DU TAMBOUR MARIE LEGRAND & RANI MASSALHA MADE IN PALESTINE PROJECT RASHID ABDELHAMID
Coproduction	FULL HOUSE LAURENT BAUDENS, GAËL NOUAILLE, DIDAR DOMEHRI ABOUT PRODUCTIONS GEORGES SCHOUCAIR MILLE ET UNE FILMS GILLES PADOVANI
Distribution	LE PACTE
Ventes Internationales	ELLE DRIVER
Avec le support de	DOHA FILM INSTITUTE, ARTE/COFINOVA et HUBERT BALS FUND DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE ROTTERDAM
Avec le soutien de	LA RÉGION BRETAGNE, LE BREIZH FILM FUND et LE CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À JÉRUSALEM
En association avec	BORSALINO, PALESTINE INVESTMENT BANK, RABAWI et ALTARIS PARTNERS

*“ Alors que les tirs sont omniprésents,
mettre du rouge à lèvres peut devenir une forme de résistance :
rester « humain » malgré les circonstances, être du côté de l'espoir. ”*

TARZAN & ARAB NASSER